Document généré le 12 oct. 2024 00:43

XYZ. La revue de la nouvelle

La femme d'automne

Véronique Aubut

Numéro 57, printemps 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4446ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aubut, V. (1999). La femme d'automne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 60–62.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La femme d'automne

Véronique Aubut

La femme s'est levée tôt. Elle a, encore ce matin, déplié ses doigts durcis avant de boutonner sa robe de laine et d'attacher ses souliers à lacets plats. Elle a longé le lit bourré d'odeurs vagues, a appuyé sa main ouverte sur le montant déverni, puis, en quatre pas étouffés, elle a franchi la laize de catalogne qui garde le silence de la vieille chambre et en défend le seuil. Elle a tourné la poignée sans retenir le grincement du métal froid et, bientôt inspirée par cette fausse note qui signalait comme un cri la mort de la nuit, elle a poussé la porte puis est allée marcher à travers la maison sèche, pour réveiller les bois dormants des planchers, des murs et des meubles.

Pour se laver, elle n'a mouillé que le creux de la débarbouillette et, sans la tordre, en a couvert son visage. Une fois l'eau tiédie entre la peau des mains et celle de sa figure, elle a rincé le linge, l'a pressé comme un lainage fin, pour ménager autant le tissu que ses jointures, puis l'a déposé sur le bord de la baignoire. Après avoir éprouvé, pendant un instant, le désarroi de celles dont les gestes routiniers ont usé la mémoire, elle s'est abandonnée à l'oubli et a découvert, dans cet abysse qui la possédait au milieu de la salle de bain, une envie formidable, juvénile, brûlante comme un premier désir, de boire une tasse de thé. Elle a pensé courir jusqu'à l'armoire, a même essayé de le faire, mais ses chevilles nouées l'ont retenue comme des boulets ancrent les bagnards dans la lenteur. Et puisque toutes ses révoltes sont éventrées et vidées depuis longtemps, elle est allée, tranquillement, chercher son pot de thé, marchant exactement au pas d'une vieille enchaînée à la sagesse.

Elle a choisi une tasse dont la glaçure et les motifs de feuilles s'étaient fanés, et l'a réchauffée sous un jet d'eau

bouillante. Après l'avoir essuyée et frottée avec son tablier blanc, elle a humé la faïence encore chaude jusqu'à ce qu'elle perçoive, les yeux fermés, le nez gourmand, l'odeur des rameaux frais qu'à chaque printemps on clouait aux boiseries de la maison.

Portant sa tasse de thé devant elle comme un bougeoir, elle a traversé la cuisine et s'est assise prudemment dans sa chaise berceuse ; les petites vagues soulevées à la surface du liquide se sont libérées en formant des vrilles de vapeur au-dessus des mains de la femme. Elle a bu lentement, longuement, attentive à remuer le moins possible, de manière à ne pas effaroucher les souvenirs ou les pensées qui venaient parfois, tels des oiseaux, se poser sur elle et lui pépier des douceurs. Elle bougeait les yeux seulement, suivant les filets vaporeux dans leurs moindres ondulations. L'un d'eux s'est évanoui devant le cactus qui somnolait sur le buffet, près d'un cendrier rempli de bonbons. C'était une plante acclimatée, devenue de plus en plus domestique avec les saisons, et qui, comme un gros chat dégriffé, n'avait plus d'épines et faisait en dormant le deuil de sa pétulance. L'air la maintenait dans la même taille depuis des années, et même son ombre s'était fixée au mur de lattes, inébranlable et possessive. Un autre filet de vapeur, chétif, presque informe, s'est incliné au passage d'un courant d'air clandestin, puis s'est effacé complètement devant une scène d'été encadrée de bois noir. La vitre n'avait pas réussi à filtrer le temps ; il s'était insinué dans le papier, avait soufflé des bulles grises dans le ciel et appliqué ses ocres et ses roux au sol avec tant d'insistance que les arbres, encore verts pourtant, semblaient avoir déjà perdu leurs feuilles et se rendre à cet humus de rouille qui les absorbait. La femme a cherché jusqu'au fond de sa tasse quelque source tiède qui pourrait encore s'élever et la guider à travers la cuisine, mais il ne restait plus du thé que les feuilles gorgées, enroulées en de petits parchemins autour de leurs gouttes d'eau, bien réticentes à livrer à qui les interroge pour connaître l'avenir autre chose qu'un passé lointain, renfermé, qui protège ses perles contre l'égarement des vieilles.

62

Elle a fermé les yeux, pour mettre un blanc entre l'aube et l'avant-midi. Le soleil est entré par le coin de la fenêtre et s'y est maintenu un instant, ne dominant sa flambée qu'en rognant le bois et en pulvérisant les vieilles poussières à l'infini. Après que la femme eut tourné son visage vers la clarté plus docilement qu'une fleur, il a coulé son or dans le verre et fait ployer toutes les ombres sous sa lumière. Les formes indécises, incapables de trancher sur les murs éclatants, sont disparues en emportant avec elles les débris de la nuit. Le miroir au tain écaillé a pu projeter des rayons insoupçonnés sur les portraits de famille. Le pendule de l'horloge, immobile sous les aiguilles tombantes, est allé se réfléchir dans une encoignure. Le soleil n'ayant pas trouvé sur la vieille où se mirer, il a creusé vers le cœur, doucement, a atteint les filons que la vie gardait en réserve, et les a attirés au dehors. La femme n'a pas résisté. Elle a gonflé son corsage de laine comme une voile, a bougé ses pieds plus lourds et plus tenaces que des souches, et, encore ce matin, a pris son élan sur le tapis tressé. La chaise berceuse a craqué tel un vaisseau amarré de partout. Elle emporte la passagère sur la mare ensoleillée qu'un sommeil trop lourd finira par briser comme une glace d'automne.